



N° BLE/05 - 7 Août 1956

CONTACTS EN MILIEU FEMININ MUSULMAN D'ALGERIE

Yvette REIBEL

Extraits d'un exposé fait à Alger, le 25 avril 1956.

DANS UN BIDONVILLE

Je suis en Algérie depuis 1942 ; cela me fait donc quatorze années, qui pourront vous permettre de croire que mon jugement en ce pays n'est plus tout neuf, et peut en aucun cas être confondu avec l'enthousiasme que l'on reproche, un peu trop facilement à "ceux qui débarquent".

Enfin mes désirs furent exaucés lorsqu'une assistante sociale, venue de France et entièrement donnée au problème crucial du bidonville me demanda d'aller l'aider au dispensaire de Bousila.

C'était un été où je n'avais pas pris de vacances ; l'un de ces étés si chauds, si nuisibles à toute action à tout effort. Et voilà que je devais, par mes propres moyens rejoindre trois fois par semaine, de huit heures à onze heures, le bidonville de Bousila, distant d'environ quatre kilomètres, qui ne possède pas à ma connaissance un seul arbre, et qui grille au soleil avec sa résignation poignante. Croyez-moi : j'étais comblée d'un seul coup !

Je n'avais jusqu'à ce jour qu'une notion rudimentaire des soins donnés en dispensaire. Piqûres, pansements, ne m'étaient pas familiers. Je me suis courageusement jetée à l'eau et je soignais, je pansais, je piquais... dans un dispensaire de fortune ne possédant ni eau, ni écoulement, ni électricité.

Deux fois par semaine, l'infirmière pratiquait le traitement contre le trachome. Le docteur ophtalmologique nous avait recommandé de commencer sans tarder le traitement des fillettes atteintes de cette terrible maladie. Elle-même avait assuré les premières séances.

Il faut beaucoup de courage pour pratiquer ce traitement dans un dispensaire de fortune comme était le nôtre. Il consiste, vous le savez peut-être en une scarification des paupières malades, et application d'une poudre destinée à détruire le microbe si tenace. L'application du traitement est long et douloureux, mais absolument curatif. Le trachome ainsi dépisté et traité disparaît, et la précieuse vue de ces enfants redevient intacte.

Notre première et principale malade était une fillette de 13 ans, la petite Yamina enfant douce et courageuse. Elle n'avait plus que quelques séances de scarification à endurer pour être complètement guérie. Nous étions justement fières de cette guérison imminente. Un matin, en arrivant au dispensaire, je trouvais sa mère, effondrée sur l'épaule de l'infirmière; en allant à son travail (devant

aider son foyer elle faisait chaque matin des petits ménages à Maison Carrée pour une modique somme) Yamina avait été fauchée par une auto, et l'on venait de ramener son corps à sa mère.

Je suis arrivée très vite à assurer seule la consultation du docteur, pendant que mon amie l'assistante allait à domicile donner les soins aux plus grands malades

La plus grande partie de ma "clientèle" était représentée par des femmes et des enfants. Enfin et pour la première vraie fois, j'approchais de très près la femme musulmane, en tant que femme et en tant que mère. Je les ai très vite connues et reconnues. Il ne m'a pas été difficile de leur faire comprendre le sentiment qui m'avait amenée dans ce bidonville. Ce qui m'a frappée en tout premier lieu, c'est l'intuition qu'elles ont eue de la gratuité de mon geste. Je pense sincèrement que la confiance qu'elles m'ont spontanément donnée, suivie très vite de leur gentille amitié, a été la conséquence de cette intuition.

La première difficulté éprouvée fut celle de la langue. Je fus noyée dès les premiers jours, dans des explications très vivantes, accompagnées de gestes que vous connaissez toutes, et je dus très vite me rendre à l'évidence que si je n'apprenais pas dans les plus brefs délais au moins quelques rudiments d'arabe, ma bonne volonté à aider mes malades échouerait en partie.

Dès le mois d'octobre suivant, je m'inscrivais au cours d'arabe dialectal de la faculté et deux fois par semaine, je suivais les cours. Chaque soir, je travaillais une heure au moins. Cette étude à mon âge, est difficile et exige beaucoup de mémoire. J'en suis à ma deuxième année. Certes je ne sais pas encore cette langue mais je suis familiarisée avec elle ; je comprends l'indispensable, et je peux me faire comprendre. J'espère, avec une autre année et un effort personnel plus grand, parvenir à m'en sortir honnêtement.

Avant de continuer plus avant le récit de mon action à Bouboula je crois qu'il est nécessaire que je vous situe ce bidonville. Vous le trouverez sur votre droite, à la sortie de Maison Carrée quand vous irez de Maison Carrée au gué de Constantine par la route de Blida.

... Me voici en plein travail dans mon pauvre dispensaire, à l'atmosphère si... surchauffée. À côté, dans une pièce à unique vasistas, s'entassaient les femmes et les enfants qui attendent parfois impatiemment mais toujours bruyamment l'heure de la consultation. Les hommes passent ensemble soit au début soit à la fin de la consultation.

J'étais secondée par une musulmane bourrue et dévouée, qui m'a simplifié bien des tâches. Il y a 16 ans que Fatima, pour une modique somme aide les dispensaires pauvres et soigne avec dévouement ses semblables. Elle ne sait ni lire ni écrire...

Evidemment, je ne suis ni la première, ni la dernière européenne à venir aider les infirmières et assistantes des dispensaires. Les bonnes volontés sont plus fréquentes qu'on ne le suppose. J'ai vu aussi dans d'autres dispensaires d'Alger bon nombre d'infirmières de métier faire consciencieusement leur travail. Et cependant je ne peux pas dire que j'ai vu chaque malade s'en aller soulagé aussi bien moralement que physiquement. Il y a une façon de se pencher sur une souffrance, et de faire certains pansements qui ne laisse aucun doute à celle qui, humblement et instinctivement, attend de vous plus qu'un pansement bien fait ou qu'une "tchika" qui n'a pas fait mal. Un malade, et à plus forte raison une malade femme musulmane, est un être absolument confiant, et qui attend... Je crois pour ma part, que la minute la plus psychologique pour lui donner la certitude de notre amitié compréhensive est cette minute-là.

C'est bien souvent de son enfant qu'il s'agit, et non d'elle-même. La mère, avec une infaillible intuition, guette le geste avec lequel on lui prend dans ses bras le pauvre être, si faible souvent, qu'il ne peut même pas pleurer. Son regard anxieux accompagne les soins donnés au bébé, elle enregistre de son mieux les conseils que nous lui indiquons pour l'hygiène et les soins à donner ; elle cache furtivement "fi el-camisora" tel un trésor la précieuse drogue qui lui est remise. Elle se montre fidèle et intelligente à exécuter ce qui lui est dit.

Je puis vous assurer qu'à une ou deux exceptions près cette constatation a été générale. Elles m'ont ainsi considérablement facilité mon travail ; et l'ont rendu tellement plus léger ! Aucune tâche n'est difficile quand elle est accomplie dans une telle ambiance. Il m'est souvent arrivé de songer à cette phrase dont une de mes bonnes amies m'avait gratifiée, lorsqu'elle avait appris que j'allais soigner

à Boubsila : "Oh ! ma pauvre amie ! Munissez-vous d'un mouchoir et d'eau de Cologne car vous ne pourrez pas supporter l'odeur... ." Grâce d'état sans doute, je n'ai jamais senti d'odeur...

J'eus très vite de vraies amies. D'abord les plus valides celles qui parlaient un peu mieux le français ; on me faisait un brin de conduite, on venait à ma rencontre; on en profitait pour m'apprendre quelques phrases en arabe... Les grandes filles surtout, les "élèves de Rachel"... mais je reparlerai d'elles un peu plus loin.

Bien souvent à onze heures, après la consultation l'assistante m'emmenait dans les gourbis, pour des enquêtes ou des renseignements à prendre sur place. D'apparence délabrés, ces gourbis, des cabanes pour beaucoup, étaient si serrées les unes contre les autres, l'enchevêtrement tel, que l'on aurait cherché la porte, de chacun, si des femmes et des jeunes filles n'en avaient jailli comme par miracle. Et aussitôt l'étonnement reprenait de plus belle. Toutes, non seulement propres, mais coquettement habillées, avec des sarrouels de couleurs vives, nous faisaient entrer dans l'unique pièce si exigüe. Tout y est scrupuleusement rangé dans un minimum de place. Les cuivres perpétuellement astiqués jettent des notes de lumière dans cette demi-obscurité. Souvent le sol est en terre battue, recouvert de nattes. Des enfants jouent dessus. Bien entendu, il s'agit là, de familles dont le père travaille et rapporte un salaire qui permet de vivre. Il suffirait à ces familles-là d'avoir un logement plus correct, plus décent pour être des familles heureuses. En attendant, elles vivent tellement serrées les unes contre les autres, que les calculs ont prouvé que chaque habitant de ces cours ne possédait pas un mètre carré de surface vitale...

Il y a hélas ! à Boubsila, des familles beaucoup plus pauvres; celles où le mari est malade ou chômeur. Celles-là vivent, on se demande de quoi, et pourquoi. Je suis allée dans ces pauvres gourbis qui tiennent davantage du toit à lapin que de la pièce habitable.

C'est dans l'une de ces misérables cabanes, qu'un matin je suis venue chercher la pauvre petite Messaouda. J'avais mission de la conduire à l'Hôpital Parnet, pour tenter une hospitalisation. Un abcès au poumon et l'affreux dénuement dans lequel vivait cette jeune femme avec son mari chômeur et malade, et ses trois enfants, nous avaient donné le courage de tenter l'impossible pour la faire hospitaliser. Les hôpitaux n'acceptent pas facilement ce genre de malades, pour la plupart incurables, et il y a par ailleurs, si peu de places pour tant de candidats !... Mais celle-ci, il fallait à tout prix qu'elle soit acceptée.

Sous un toit si bas qu'il fallait se plier en deux pour y pénétrer, dans une obscurité quasi-totale, car il n'y avait pas la moindre ouverture en dehors de la porte, assise à même le sol, Messaouda, visiblement exténuée par le moindre geste, achevait de tremper son pauvre haïc dans un petit seau ; il n'y avait rigoureusement rien sous ce toit de deux mètres carrés tout au plus de surface. Si ! Dans un coin, quelques lambeaux de couvertures, où s'entassait sans doute la famille pour dormir; dans un autre coin, un kanoun ébréché, supportant une marmite, à coup sûr l'unique trésor de la maison. "la Maison" ! Il faut une fois avoir vu cela pour ne plus l'oublier jamais.

Relevant doucement Messaouda, je l'enveloppais dans un drap que j'avais eu l'idée d'apporter pour remplacer le pauvre haïc. Aidée de son mari, presque aussi faible que sa femme, nous chargions la malade et les deux plus jeunes enfants dans une voiture qu'une amie charitable avait mis à ma disposition. J'emmenais ainsi ma petite famille à l'Hôpital Parnet. Après d'interminables formalités, de courses en services, je recevais mon premier refus d'hospitalisation, et... je ramenaï ma triste famille dans sa triste maison. Mais le lendemain, avec la même patience, je soulevais Messaouda, plus affaissée encore, et la portais dans la même voiture. Je recommençais les mêmes formalités. Encore une fois on me la refoulait car l'interne de service était absent, jusqu'à quatorze heures.

Enfin, le lendemain, donc à la troisième récurrence, ma petite Messaouda était admise et deux de ses enfants pris en charge, ce qui est régulier, lorsque la mère est hospitalisée.

Il y a deux ans de cela. Messaouda a été bien soignée; guérie ? Je n'en suis pas sûre. Elle est revenue chez elle, avec la même douceur et la même résignation. La misère a repris son cours, bien sûr, elle la supporte mieux, et au moins, pendant quelques mois, et bien que très malade, elle a vécu comme un être humain, et ses enfants ont connu un lit et mangé à leur faim.

... J'ai parlé plus haut des filles et de leur maîtresse. Il y a en effet à Boubsila une école de filles et une école de garçons. Mais je ne vous parlerai pas de cette dernière puisque cela n'est pas mon sujet.

A Boubsila, on dit rarement : "l'école des filles mais, "l'école de Rachel" Et bien que Rachel ait rejoint la "Maison du Père" l'été dernier au mois de septembre, ce qu'elle a créé de toutes pièces, avec son immense courage, et sa foi magnifique, restera très longtemps encore son école à elle, "l'école de Rachel"...

Je craindrais, en vous racontant son histoire moi-même, d'abîmer quelque chose. De telles vies, totalement données, de tels sacrifices ne se racontent pas. Les mots ne serviraient à rien. Je me contenterai donc de vous citer ce qui a été écrit sur elle dans la brochure de Boubsila, et vous en comprendrez la respectueuse et volontaire sobriété.

"En novembre 1951, Rachel Jaquet, d'origine suisse, volontaire du S. C. I. n'hésite pas à ouvrir une première classe de filles, dans un hangar du bidonville. Assise sur une natte au milieu de fillettes dont elle ignorait la langue, elle leur apprend la couture et le tricot, ainsi que les premiers rudiments de français.

L'année suivante un baraquement en tôle ondulée, donné par la Fédération du scoutisme français, permet l'ouverture d'une deuxième classe. Rachel eut alors, et jusqu'à ce jour, les concours entièrement bénévoles au départ d'une monitrice musulmane et d'un professeur d'enseignement ménager. Des "équipes volantes" de fillettes qui ne purent trouver place à l'école permanente reçurent, les jeudis et samedis des cours donnés par des étudiantes de langue française et de langue arabe.

Il suffit de voir chaque matin les élèves courir au devant de leur maîtresse les appelant de très loin, leur sautant au cou, pour deviner le dévouement affectueux dont elles sont entourées. Quant à la valeur de l'enseignement donné, les expositions des travaux de fin d'année en témoignent".

A la fin du premier alinéa, il y a un simple renvoi et nous lisons :

" Rachel Jaquet est décédée à 34 ans, le 3 septembre 1955, à Genève, après une courte maladie contractée en bidonville... "

On n'a ajouté aucun commentaire parce que notre souvenir à tous est trop recueilli, et nous savons que Rachel n'aurait pas désiré que l'on parle d'elle davantage après sa mort que durant sa vie effacée.

Je lui demande cependant pardon de soulever le voile de son infinie discrétion, car je veux vous dire que la "maladie contractée en bidonville" n'est nullement une maladie contagieuse. Tout simplement, Rachel a succombé à une longue faiblesse consécutive à des privations journalières accumulées. Elle fournissait un travail exténuant, dans des conditions exténuantes. Elle ne pouvait pas rejoindre à midi son modeste domicile et prenait un très frugal repas avec quelques unes de ses élèves à l'école même. Elle s'est du reste trahie un jour ; et nous nous sommes tous rappelés cette phrase très courte, car elle n'était guère loquace : "Je ne peux pas manger, quand je sais que mes petites filles ont faim..."

L'humble baraquement-école, en tôle ondulée, qui avait abrité par roulement une centaine de fillettes de neuf à treize ans a été remplacé, grâce à un don de M. le Gouverneur Soustelle, par une construction en éléments préfabriqués, avec de belles portes et de grandes fenêtres peintes en vert. C'est "la seule image reposante de ce village de détresse". Rachel Jaquet n'a pas connu cette réalisation. Une jeune fille musulmane, amie de Rachel a pris la relève. - Elle est secondée par deux autres jeunes filles européennes pour l'enseignement ménager. Des monitrices musulmanes et européennes bénévoles, se relaient pour les cours du soir, car toutes les fillettes du bidonville ne peuvent être scolarisées à la fois..., faute de place.

Le programme de l'enseignement donné est admirablement combiné et adapté à ces fillettes qui ignorent pratiquement tout et vivent loin de tous contacts. Les monitrices, avec un esprit d'équipe remarquable, accomplissent un lent et patient travail. La petite musulmane formée par elles, donnera une jeune femme consciente de son rôle d'épouse et de maman. Elle saura lire écrire, coudre, tricoter, et tenir sa maison qui ne sera plus, je l'espère, le gourbi de son enfance. Elle la tiendra comme n'importe quelle européenne, ayant reçu la même formation.

Il s'agit de quelques années de patience, pour voir éclore le résultat de tant d'efforts et d'amour. Mais de ce résultat, personne à Boubsila ne doute.

A la fin de juin, depuis trois années, les élèves et leurs professeurs exposaient à Boubsila dans leur école toute décorée avec un art personnel et charmant le résultat de leurs travaux. Je regrette, et combien avec moi, que les nombreuses invitations lancées à toutes personnes susceptibles de s'y intéresser, n'ait pratiquement amené qu'une vingtaine de curieux. Comment veut-on croire sans voir ? Et comment pourrait-on voir sans se déranger ? Les ruelles de Boubsila ce jour-là n'étaient guère encombrées, si ce n'est par la joie bruyante des fillettes que la déception heureusement ne pouvait atteindre. Et cependant, quelle occasion unique pour celui ou celle qui cherche avec droiture et bonté à approcher ces familles humaines si déshéritées. Si un jour vous recevez une humble invitation de ce genre, croyez-moi, laissez tomber le thé, ou le bridge ou la sortie prévue. Vous ne le regretterez pas. Et celles qui vous recevront auront un nouveau courage pour continuer leur beau et dur travail.

... J'ai le grand plaisir de vous parler de mon amie, la plus délicate, la plus dévouée, celle en qui j'ai mis ma meilleure confiance. Elle s'appelle Fatma... Elle est rentrée chez moi, comme "femme de ménage" il y a 6 ans. Elle a environ 55 ans, et elle est mère de sept enfants, tous grands et dont quatre ont déjà fondé des foyers. Je la vois quelques heures par jour et, très vite, j'ai laissé libre cours à ma sympathie pour cette aimable femme qui m'a apporté, chaque jour, avec son courageux travail, sa gentillesse et sa simplicité.

La vie n'est pas toujours facile, à un foyer où de grands enfants s'agitent avec les problèmes qui leur sont propres à chacun, et la maman la plus équilibrée, se trouve souvent désespérée devant certains comportements. Fatma s'est alors révélée l'humble et précieuse amie sachant aller d'une peine à l'autre, en consolant en expliquant, en calmant. Elle n'avait besoin que de son cœur pour cela.

Elle a soigné les malades chez nous, et gâté les bien portants me prenant des mains tout travail, et ne craignant sa peine pour rien. Physiquement, elle ne semble pas avoir beaucoup de forces, mais son courage supplée à tout. Mon admiration a précédé ma sympathie sans doute, mais mon amitié lui est acquise depuis longtemps. Elle vit chez moi comme chez elle, délicate et discrète, elle sait cependant avec une simplicité exquise, venir d'elle-même boire son café avec nous en bavardant simplement. Elle est très religieuse, et ma joie est de la voir choisir la pièce la plus nouvellement propre, pour y faire sa prière. J'ai beaucoup acquis au cours de nos longues conversations, plus peut-être qu'en des années d'amitié avec des européennes. Elle connaît tous mes amis et tous la connaissent. Lorsque je veux goûter des instants de paix plus profonde, je vais chez elle. Sa maisonnette est pauvre, mais accueillante. Elle l'a bâtie elle-même il y a vingt ans. Car elle fut veuve deux fois et elle a élevé seule ses sept enfants avec l'unique fruit de son travail. Ses fils ont tous un métier. Ses deux filles plus jeunes 19 et 17 ans, ne sont pas mariées et entretiennent la maison. Elles vous reçoivent avec tant de grâce et de gentillesse que vous y revenez volontiers. Je suis l'amie de son foyer comme elle est l'amie du mien. Je soigne ses malades, et elle soigne les miens. Nous partageons peines, joies et soucis.

Je pense sincèrement qu'à la confiance et à l'amitié ne peuvent répondre que l'amitié et la confiance...

Je pense aussi qu'il y a beaucoup de femmes qui ressemblent à Fatma, mais qui ne trouveront peut-être pas l'occasion d'être heureuses et de rendre heureux ceux qu'elles approchent. C'est bien dommage !...

Je pourrais encore vous parler de familles musulmanes amies, qui habitent mon quartier et chez lesquelles j'ai trouvé la même qualité d'amitié. Les femmes dans ces foyers, comme dans celui de Fatma sont ouvertes à tout progrès qui semble devoir apporter plus de bonheur et de bien être à ceux qui les entourent. L'évolution de la femme musulmane, et par elle du foyer, ne sont-ils pas un des moyens les plus efficaces, et le signe de l'éclatement de l'Islam, dans ce qu'il a de sociologiquement sclérosé ?

CONCLUSION

Comme le témoignage que je viens de vous donner, et qui est, je le répète, essentiellement personnel, ma conclusion le sera aussi.

Elle pourrait se résumer en ces phrases de Saint Augustin qui m'ont beaucoup frappées, parce qu'elles semblent avoir une étrange valeur d'actualité. Il dit :

" Pour se connaître, il faut d'abord s'aimer.

" On ne connaît pas vraiment quelqu'un, aussi longtemps qu'on n'est pas entré dans son amitié.

Qu'il ne soit pas question de pitié.

La pitié n'enrichit ni l'être qui l'éprouve, ni celui qui en est l'objet. Mais l'Amour les transforme tous les deux.

Laissons la pitié à ceux qui ne sont pas capables de donner plus. Mais nous, femmes qui pouvons tellement mieux, ne lésinons pas sur les moyens; l'heure n'est certes pas aux demi-mesures ni aux prudences. Libérons en nous ce qui nous a été donné comme un privilège unique; celui d'aimer la première, avant d'être aimée. De continuer à aimer malgré les chocs et les déceptions (on les sent si peu d'ailleurs) et d'aimer surtout sans rien demander, mais en donnant sans cesse. Notre source est intarissable, ne craignons rien.

Si "avec de la Foi gros comme un grain de sénevé, il est dit qu'on pourrait transporter des montagnes" avec tous nos cœurs de femmes décidées à aimer ainsi nous soulèverions bien le monde !!
! Et à coup sûr, nous contribuerions à sauver l'Algérie

Pour ma part, j'y crois de toute mon âme.

